



LA CHUTE U

D E

PORT-AU-PRINCE

Imaginez un morceau de terre coupé du monde où règnent des chefs de gangs violents et paranoïaques.

Figurez-vous une enclave de survivants et de résistants, assiégée chaque nuit, qu'on appellerait la Forteresse.

Pensez enfin que tout cela se passe aujourd'hui et maintenant en Haïti, à Port-au-Prince.

PAR JUAN MARTÍNEZ D'AUBUISSON,
À PORT-AU-PRINCE (HAÏTI)
PHOTOS: CLARENS SIFFROY
CE RÉCIT FAIT PARTIE DU PROJET DE GLOBAL
INITIATIVE (GI-TOC) ET DROMÓMANOS,
INTITULÉ "LA CHUTE DE PORT-AU-PRINCE"

JE SUIS VENU

à Port-au-Prince parce qu'un homme, que nous appellerons Monsieur X pour protéger son identité, m'a fait une offre que je ne pouvais pas refuser: *"Nous allons éliminer par drone le chef le plus important des bandits de Viv Ansanm. Il n'y aura pas d'autres journalistes étrangers en ville, ils ont peur de venir. Tu seras le seul"*, m'a dit ce membre du Conseil présidentiel de transition d'Haïti. Je suppose que Monsieur X et son entourage voulaient exhiber le corps de Jimmy Chérizier, alias Barbecue, le chef des chefs de gangs, comme la police colombienne avait montré, en 1993, celui de Pablo Escobar, ou comme avaient été filmés ceux de Nicolae et Elena Ceaușescu en Roumanie quatre ans plus tôt: étendus, ensanglantés, pieds nus, vaincus. Je suppose aussi que je n'étais pas leur premier choix, mais j'ai été le seul à accepter. J'aurais peut-être dû y réfléchir à deux fois.



ILS ONT TUÉ UN HOMME CETTE NUIT. Sa dépouille, ou ce qu'il en reste, est encore fumante. Il est presque 5h du matin, ce 5 mars 2025, et les élèves de la seule école encore ouverte dans les environs vont bientôt passer devant. Des femmes ont jeté de l'eau sur le corps avant qu'il ne se consume complètement, alors les chiens et les cochons lui ont dévoré les bras et la tête. Il ne reste que le tronc, enveloppé dans une sorte d'étrange et longue chevelure noire: les fils métalliques qui composent l'armature des pneus dans lesquels l'homme a été brûlé. La scène se déroule devant un marché de rue du quartier de Delmas 95, à Port-au-Prince, la première ville d'Amérique gouvernée par des gangs. Nous sommes dans les seuls 10% de la capitale haïtienne qui ne sont pas encore tombés aux mains de Viv Ansanm, la plus grande confédération de bandits que ce continent ait jamais vue. Les rayons du soleil chassent peu à peu l'obscurité et quelques femmes passent à côté de l'homme sans visage. Face à l'odeur, elles se couvrent le nez, mais ne lui jettent pas un regard. Le marché reprend ses activités comme si de rien n'était. Ce qui ne passe pas inaperçu, en revanche, c'est ma présence. Un groupe d'hommes à moto me regarde avec méfiance. L'un d'eux crie quelque chose en créole et s'avance vers moi avec, dans la main, ce qui ressemble à une chaîne. Il ne veut pas que je photographie le cadavre. Je ne comprends que les mots *"blan"* et *"journaliste"*. Ivander, mon guide, pense que ce sont eux qui ont tué l'homme à terre, ou en tout cas, eux qui l'ont brûlé.

Un concert de coups de feu retentit non loin de là. Les vendeuses lèvent la tête vers le ciel, plissent les yeux et gardent le silence, évaluant mentalement la distance à laquelle ces coups ont été tirés. Puis elles vaquent à leurs occupations. Pas assez proches pour les effrayer. Ivander me fait signe, nous montons sur sa moto et nous dirigeons vers l'angle de la rue Bois Patate, au numéro 27, devant la petite épicerie TAG Super Market, qui appartenait à la famille d'origine libanaise Abraham et dont la devanture noircie par le feu est désormais fermée. *"Ils brûlent quelqu'un d'autre là-bas"*, me dit-il. *"À cette heure-ci, ils brûlent toujours des gens."* Nous passons à quelques centimètres d'un autre crâne calciné, enveloppé dans la même chevelure métallique. *"On ne peut pas rester ici trop longtemps"*, me dit

Ivander. *Ces gens sont très violents, on est à Canapé-Vert."* Il le dit comme si j'étais censé connaître ce nom. Au loin, encore des coups de feu. Tout le temps des coups de feu.

Avant 2021 et le début de la dernière grande vague de violence, Canapé-Vert était un quartier de classe moyenne, avec une vie culturelle assez animée, où l'on trouvait des petits bars, des cafés, des entreprises et des écoles privées. Plusieurs personnes qui ont habité et fréquenté cet endroit avant l'assassinat du président de l'époque, Jovenel Moïse, le 7 juillet 2021, racontent des fêtes improvisées avec des DJ et évoquent des après-midi passés dans le parc central du quartier à boire du café et à jouer aux dominos. Une zone considérée comme sûre au milieu du chaos qu'était déjà Port-au-Prince. De nombreux policiers, militaires et petits fonctionnaires vivent encore à Canapé-Vert. C'est ici qu'a commencé à s'affirmer l'officier de police et leader du quartier Samuel Joasil. Il a organisé des dizaines de policiers, à la retraite ou encore en activité, et de simples voisins en une petite armée de résistance connue sous le nom de la Brigade. Canapé-Vert, Samuel et sa Brigade sont devenus célèbres le 24 avril 2023.

Les habitants de Canapé-Vert ont installé des bûchers de pneus aux coins des rues. Brûler les cadavres relève d'une question sanitaire, mais c'est aussi une façon d'effacer ces hommes de la surface de la Terre

Ce jour-là, la police a arrêté treize membres présumés du gang Kraze Baryè (Les briseurs de barrières), dirigé par Vitel'Homme Innocent, le puissant chef de guerre des quartiers de Torcelle et Tabarre, en périphérie de la ville. D'après cinq témoins que j'ai interrogés, les forces de l'ordre ont fouillé les passagers d'un bus et trouvé ces hommes en possession d'armes à feu et de munitions. Tout porte à croire qu'ils s'apprêtaient à lancer une attaque depuis l'intérieur de Canapé-Vert, en mode cheval de Troie, une stratégie que les gangs ont déjà utilisée pour faire tomber d'autres quartiers de la capitale. Selon la version officielle de la police, la foule est allée les chercher au commissariat après leur arrestation, les a frappés à coups de machettes et de pierres et, alors qu'ils étaient encore en vie, leur a passé de vieux pneus de moto et de voiture autour du cou. Puis elle les a aspergés d'essence et les a brûlés vifs. *"On ne pouvait même plus respirer tellement ça puait, et on voyait la fumée depuis les quais"*, m'a raconté l'une des personnes ayant participé à ce massacre. Au milieu de la terreur qui s'était emparée de la ville, cette histoire brutale est devenue un symbole d'espoir: le quartier qui a défié les gangs et les a vaincus. Les habitants de Canapé-Vert ont fait la fête tandis que les corps des bandits finissaient de brûler. Dans un élan d'euphorie, un homme a crié en direction de la caméra d'un téléphone: *"Bwa kale, Bwa kale!"*, une expression difficilement traduisible qui signifie quelque chose comme *"Pénis en érection et pelé"*, mais dont le sens est plus profond. D'après mes sources, cela se rapprocherait d'un *"Merde à tout"*.

Les vidéos de l'événement ont circulé à Port-au-Prince et dans tout Haïti. Les habitants de Canapé-Vert ont installé des bûchers de pneus aux coins des rues, comme autant de talismans, pour rappeler aux criminels qu'il valait mieux ne pas s'aventurer ici. Samuel Joasil y a remporté quelques victoires. Il a noué des contacts et tissé un réseau avec les représentants d'autres quartiers qui s'étaient eux aussi soulevés contre les gangs. Presque chaque nuit, les affrontements faisaient des victimes (*rien qu'entre avril et septembre de cette année-là, au moins 230 membres présumés de gangs ont été exécutés à Port-au-Prince selon les Nations Unies, ndlr*). Brûler les cadavres relevait d'une question sanitaire, mais c'était aussi une façon d'effacer ces hommes de la surface de la Terre, de les réduire à néant. Le feu est devenu synonyme de salut pour les uns et de terreur pour les autres. À la mi-2024, Samuel Joasil et sa Brigade résistaient depuis plus d'un an et la guerre commençait à leur peser. La paranoïa s'installa. En plus de défendre les limites de leur quartier transformé en forteresse, ils commencèrent à regarder ce qu'il s'y passait à l'intérieur: des réfugiés arrivaient chaque matin à l'aube, en quête de sécurité. Si ces derniers ne donnaient pas de réponses précises sur leur métier ou disaient venir d'un endroit sans que l'on puisse le vérifier, "*Bwa kale*". Si l'un des milliers de réfugiés vivant déjà dans la Forteresse désignait ces nouveaux venus comme des bandits ou comme les parents d'un bandit, "*Bwa kale*". Si l'on trouvait sur les jeunes hommes qui arrivaient une arme, des munitions ou quelque chose dans leur téléphone qui les associe aux gangs, "*Bwa kale*". Ou si un jour, un guetteur estimait que quelqu'un avait une tête de bandit, "*Bwa kale*". Au cours des cinq semaines que j'ai passées à Port-au-Prince, au moins quinze personnes ont été brûlées vives ou assassinées à Canapé-Vert. Toutes ont fini au même endroit: 27 rue Bois Patate, devant le TAG Super Market qui appartenait à la famille Abraham. Toutes ont fini entortillées dans des cheveux noirs.

LE JOUR OÙ LA VILLE A COMMENCÉ À MOURIR

POUR ARRIVER JUSQU'ICI, j'ai d'abord dû rejoindre Cap-Haïtien, une ville en ruines et d'une extrême pauvreté, même selon les standards latino-américains, mais considérée comme une oasis de paix en Haïti. Là, j'ai attendu une semaine dans la chambre humide d'un hôtel bruyant où la douche crachait de l'eau de mer, jusqu'à ce que mon contact me dise de sortir dans la rue, qu'un véhicule m'attendait pour me conduire à l'aéroport, d'où un hélicoptère de la Protection civile m'emmènerait jusqu'à la capitale. Après avoir survolé pendant une heure des collines désolées et des plaines rocheuses à perte de vue, j'ai atterri à Port-au-Prince. La ville m'a accueilli froidement. La nuit précédente, les gangs de Viv Ansanm avaient attaqué un quartier du secteur de Delmas, près de l'aéroport, et les volutes de fumée des maisons incendiées s'élevaient vers le ciel comme des colonnes branlantes sur le point de s'effondrer. J'arrivais en retard: en ce 25 février 2025, tout ce qui fait qu'on appelle une ville, une ville, avait été détruit.

L'aéroport Toussaint-Louverture a cessé de fonctionner quatre mois plus tôt, lorsque des bandits ont tiré sur des avions de Spirit Airlines, JetBlue et American Airlines et blessé une hôtesse de l'air. Les autres compagnies aériennes se sont alors enfuies comme des oiseaux effrayés. Seuls atterrissent aujourd'hui les avions militaires qui apportent un soutien au gouvernement haïtien, ainsi que l'hélicoptère de la Protection civile dans lequel je suis arrivé. Quelques mois auparavant, la ville avait également perdu une grande partie de son port et de ses quais. Ils appartiennent désormais à Viv Ansanm. Le stade de football Sylvio-Cator est en ruines, et quatre des cinq hôpitaux

publics ont été détruits; seul l'hôpital universitaire La Paix fonctionne encore partiellement. Sept commissariats ont été incendiés ou rasés, certains démolis jusqu'aux fondations à l'aide de tracteurs, et des dizaines d'autres ont été endommagés par des attaques. Les routes sont occupées, les marchés ouvrent de manière intermittente, en fonction des assauts. Bon nombre des écoles et des lycées qui n'ont pas été brûlés sont devenus des camps de réfugiés qui accueillent chaque matin des dizaines de familles ayant vu leur quartier passer aux mains des gangs pendant la



Un corps brûle dans les rues de Port-au-Prince, le 9 février 2026.

Des Haïtiens trouvent refuge dans le théâtre national Le Rex, transformé en centre d'accueil pour les personnes déplacées, le 16 octobre 2025.



nuits. Port-au-Prince a perdu toutes ses sorties vers le monde extérieur (personne ne les appelle plus des entrées). Même les morts, pourtant si nombreux, ne peuvent être enterrés en paix. Les gangs contrôlent les cimetières de la ville, y compris le Grand Cimetière historique où, il y a encore quatre ans, on mangeait et on dansait à l'occasion des festivités colorées et animées de Fèt Gede, le jour des morts.

Aujourd'hui ne reste que la mort, et les gens doivent payer les bandits pour enterrer un proche. Le Palais national, dont les environs regorgeaient de boutiques, de passants, de spectacles de rue et de vie, n'accueille plus que la guerre. C'est d'ici que l'État haïtien était administré avant le tremblement de terre qui a détruit le pays et avant que Viv Ansanm ne prenne les rênes de la capitale.

L'aéroport Toussaint-Louverture a cessé de fonctionner en novembre 2024, lorsque des bandits ont tiré sur des avions et blessé une hôtesse de l'air. Seuls atterrissent aujourd'hui les avions militaires et l'hélicoptère de la Protection civile dans lequel je suis arrivé

Pour mon premier jour de travail sur le terrain, je veux voir les vestiges du centre-ville. On l'appelle Fort national. À l'ombre, sur le trottoir, une vieille femme agonise. On dirait un cadavre qui respire. À ses côtés, une femme plus jeune prépare un peu de riz sur un feu de fortune qu'elle alimente avec des ordures. Je l'interroge sur la vieille dame. Elle sait seulement qu'elle est arrivée quelques nuits plus tôt, au milieu d'une tempête, poussée par quelqu'un sur un fauteuil roulant, qu'elle s'était enfuie alors que Viv Ansanm attaquait l'un des villages des environs de Kenscoff, dans les montagnes qui entourent la capitale haïtienne, qu'elle est tombée malade et qu'elle ne mange plus. Elle ne connaît pas son nom. Elle est à ses côtés parce qu'un arbre protège de son ombre miséricordieuse ce même bout d'asphalte. À une trentaine de mètres, presque face aux ruines de ce qui fut le théâtre national Le Rex, un homme d'âge indéfinissable lève les bras et se rend ; il ne semble pas savoir clairement à qui, mais il se rend. Il soulève sa chemise pour montrer à ses agresseurs qui le menacent depuis l'intérieur de sa tête qu'il n'est pas armé, qu'il ne représente aucun danger. Il me crie quelque chose en

créole, qui ressemble à une supplication, puis poursuit son chemin. Les coups de feu, bande-son habituelle de la ville, résonnent de plus en plus fort, de plus en plus près. Le visage des gens change, leurs corps se tendent, ils s'agitent, courent. Je demande alors à Ivander de m'emmener loin de là. Nous montons sur sa moto et fuyons dans la direction opposée aux tirs. Demain, je reviendrai sur le même trottoir et la vieille dame sera toujours là, avec son expression de mort sur le visage,

la bouche ouverte, les yeux fermés, respirant lentement comme le ressac de la mer. Après-demain, elle ne sera plus là.

Cette agonie de Port-au-Prince, qui semble ne jamais prendre fin, a officiellement commencé à l'aube du 7 juillet 2021 avec l'assassinat du président Jovenel Moïse, mais elle a en réalité débuté des années plus tôt. Avant même la dictature effroyable de François Duvalier, dit "Papa Doc", ce tyran et prêtre vaudou qui a terrorisé le pays de 1957 jusqu'à sa mort en 1971, date à laquelle son fils, "Bébé Doc", lui a succédé pour encore quinze ans. Peut-être même avant que Henri Christophe, le premier président haïtien post-indépendance, ne s'autoproclame roi en 1811, n'opprime ses propres sujets et ne finisse par se tirer une balle en or en plein cœur. Et avant encore la façon dont, au XIX^e siècle, la France puis les États-Unis ont exigé l'équivalent de centaines de millions d'euros au petit pays et ainsi marginalisé la première nation d'esclaves affranchis, la deuxième indépendante d'Amérique. Peut-être que depuis sa naissance, quand des esclaves ont conquis leur liberté à la machette, jusqu'à aujourd'hui, alors que sa capitale voit des gangs supplanter l'État comme jamais nulle part ailleurs sur le continent, Haïti n'a cessé de mourir d'une mort lente et douloureuse. Son histoire est la grande parabole de ce qu'il se passe quand on laisse libre cours à la violence.

Les ethnographes, les journalistes et les spécialistes en tous genres des groupes criminels s'accordent sur trois constats. Un: les gangs haïtiens ont été créés, financés et armés par les différentes factions politiques de Port-au-Prince depuis des décennies. Deux: c'est l'assassinat du président en 2021 qui a rompu les fragiles équilibres politiques, et les bandits, las de se battre entre eux pour le compte de leurs mécènes, y ont vu l'occasion de s'emparer de la ville. Trois: les bandes violentes de la capitale sont presque toutes intimement liées au vaudou, religion d'origine africaine, la plus répandue en Haïti, que ce soit comme expression authentique d'une religiosité, comme forme de légitimation populaire ou comme instrument de domination sur les populations qu'elles prétendent subjuguier. Il faut par ailleurs ajouter, non pas dans une tentative taxonomique de classer les gangs, mais pour souligner l'aggravation de la violence, qu'aucune instance, ni étatique ni internationale, n'a fait preuve d'une volonté ou d'un intérêt sincère à mettre un terme à l'hécatombe qui frappe Port-au-Prince. Ce qu'il se passe

À droite, Jimmy Chérizier, alias Barbecue, le chef de gang à la tête de Viv Ansanm.



dans la capitale haïtienne peut être défini comme un “polyconflit” ou, si l’on préfère la version ennuyeuse, académique et alambiquée de la question, un “conflit d’origine politico-territoriale, à fronts multiples et aux intérêts divergents”.

Il y a deux ans, les grandes fédérations de gangs de la ville ont mis fin à cette sorte de “jeu sérieux” d’agressions réciproques, semblable à celui des *maras* en Amérique centrale ou des gangs afro-américains en Californie, où des affrontements réguliers les maintiennent en état de guerre permanent et au service de politiciens ou de chefs d’entreprises. Le 29 février 2024, les bandits de Port-au-Prince ont cessé de s’affronter entre eux et ont uni leurs forces contre tout le reste de la population.

Pour présenter quelques-uns des plus de 100 groupes armés qui composent Viv Ansanm, je dirais que les gangs et les bandits haïtiens qui forment cette grande alliance criminelle sont tous plus ubuesques les uns que les autres, et que la structure interne de ces groupes s’articule, presque toujours, autour de la figure d’un seigneur de guerre ou d’un homme fort, dont les caractéristiques semblent, avec le temps, définir le groupe. Au nord-est de Port-au-Prince, dans la commune de Croix-des-Bouquets, se trouve Wilson Joseph, connu en Haïti sous le nom de Lanmò San Jou (La mort sans jour), qui, en plus de diriger les 400 Mawozo (Les 400 brutes, rustres ou ploucs), l’une des forces armées les plus importantes du pays, serait un *bòkò*, un prêtre vaudou. Il est également l’un des principaux accusés dans l’enlèvement de 17 missionnaires (seize Américains et un Canadien) et de membres de leurs familles, dont cinq mineurs, en 2021. Il y a aussi Renel Destina, alias Kaporal Ti Lapli, chef des Grand Ravine du quartier éponyme, qui se présente comme un leader révolutionnaire et qui, pour prouver son engagement social supposé, a fait construire un hôpital sur son territoire. Manno, le seigneur de Village de Dieu, et son lieutenant Izo 5 Second, le chef du gang 5 Second, se sont également joints à eux. Ce dernier se vante d’être rappeur et publie ses chansons et ses clips sur les réseaux sociaux. Vitel’Homme Innocent, le boss des Kraze Baryè, redouté dans toute la capitale et ayant figuré sur la liste des dix personnes les plus recherchées par le FBI de 2023 à 2025, est, lui, arrivé depuis la périphérie de la capitale. Et à leur suite, une très longue liste de seigneurs de guerre et de petites armées aux noms fantaisistes, tous des hommes, tous armés, tous avec pour objectif de gagner pour eux-mêmes ce qu’ils ont gagné pour d’autres pendant des décennies. Celui qui s’est présenté comme le visage public de ce grand accord est Jimmy “Barbecue” Chérizier, un ancien chef de police de 46 ans accusé d’avoir perpétré des massacres et des assassinats politiques depuis 2018. Ses nombreuses troupes se surnomment “La famille du G9”. Ils contrôlent une grande

partie de l’immense quartier de Delmas, au centre-ville. C’est cet homme que Monsieur X comptait assassiner avec ses drones. Cet homme dont je suis censé photographier le cadavre. C’est lui qui a réuni les chefs des principaux gangs de Port-au-Prince et, chose rare dans ce milieu, proposé d’oublier le sang versé et les affronts subis, à condition que tous soient prêts à le faire. Ils ont tous dit oui, dans le but de s’emparer de la ville. Les gangs ont

alors mis de côté leurs sobriquets grotesques pour baptiser cette grande confédération d’un nom sobre, mais qui recèle une terrible ironie: Viv Ansanm, la coalition criminelle qui a déclenché la guerre et semé la mort à Port-au-Prince, signifie “Vivre ensemble”.

MICANOR ET LE MASSACRE DES ANCIENS

PARMI TOUTS LES CHEFS DE GANGS QUI ONT REJOINT CETTE COALITION, Micanor Altès, le “roi” du quai de Wharf Jérémie, voie d’entrée et de sortie de nombreuses marchandises de la capitale, a perpétré du 6 au 11 décembre 2024 l’un des plus grands massacres de ces dernières décennies, tuant plus de 207 personnes en représailles à la mort de son plus jeune fils, tombé malade, selon lui, par l’opération du vaudou. Fin février 2025, trois mois après la tuerie, je prends rendez-vous avec Rosy Auguste Ducéna, avocate et responsable de programmes pour le Réseau national de défense des droits humains (RNDDH). “Je ne sais pas. Personne ne sait pourquoi les bandits font ce qu’ils font”, répond-elle quand je l’interroge sur les motifs du massacre de Wharf Jérémie. Elle est l’une des plus grandes spécialistes des gangs et de la violence à Port-au-Prince. Elle pense que les *warlords*, qu’elle appelle des “terroristes”, veulent accélérer la chute de la ville, mais qu’ils ne contrôlent pas leurs troupes d’adolescents qui, ivres d’adrénaline et de pouvoir, déciment la population. Comme tous les experts, elle croit, elle soupçonne, elle pressent, mais elle ne comprend pas. “Ils savent où est le Premier ministre, où habitent les fonctionnaires, mais ils préfèrent attaquer des femmes et des enfants sans défense.” Rosy Auguste Ducéna est en colère, ça se voit. Cela fait des années qu’elle documente et dénonce, au péril de sa vie, les atrocités des gangs, mais aussi la passivité, la permissivité et la collusion de l’État haïtien. Depuis mon arrivée, je cherche à interviewer des survivants du massacre. Un journaliste local m’a dit que c’était impossible, qu’entrer à Wharf Jérémie était inenvisageable: le roi Micanor

est devenu paranoïaque, et ses hommes avec lui. Les survivants ne peuvent pas sortir du quartier. Micanor a installé des barrages pour contrôler les allées et venues, et il a confisqué les téléphones des habitants. Pour ceux qui ont réussi à fuir, se déplacer dans la ville serait un suicide. Deux mois après notre première rencontre, Rosy Auguste Ducéna me remet un document très détaillé contenant plus de 120 témoignages. Puis elle me demande: “Où voulez-vous faire les entretiens?” Je ne comprends pas ce qu’elle veut dire. Alors elle ouvre une porte et me désigne cinq personnes assises sur un banc, aux regards apeurés. Dans un acte de courage insensé, elles ont traversé une ville en guerre pour me raconter comment leurs proches sont morts, et éviter que leurs histoires s’échouent au même endroit que leurs corps: au fond de la mer des Caraïbes.

“Ils savent où est le Premier ministre, où habitent les fonctionnaires, mais ils préfèrent attaquer des femmes et des enfants sans défense”

ROSY AUGUSTE DUCÉNA, AVOCATE ET MEMBRE DU RÉSEAU NATIONAL DE DÉFENSE DES DROITS HUMAINS (RNDDH)

Ce matin du 6 décembre 2024, Evelyn est avec sa famille quand elle entend des bruits de motos et des coups sur la porte. Au-dehors, des hommes demandent à voir sa grand-mère. Celle-ci intime aux autres membres de la famille de garder le silence et de se cacher. Elle ouvre la porte. Les hommes entrent armés de pistolets et de machettes et l'emportent à l'arrière d'une moto. Evelyn ne la reverra jamais vivante. Dans le quartier de Wharf Jérémie, près de la mer, des coups de feu résonnent déjà. Le lendemain matin, Evelyn et ses sœurs, dans un acte de témérité folle, se faufilent jusqu'à Nan Mangue, un petit terrain vague à côté du port de Wharf Jérémie, où s'étend un charnier. Là, au milieu de ce puzzle sanglant façonné à coups de machette avec les corps des anciens du quartier, elles trouvent leur grand-mère.

Depuis quelques jours, le fils cadet du roi Micanor, Benson Altès, a de la fièvre. Personne ne sait s'il souffre des poumons ou de l'estomac, mais ça empire. Presque tous les établissements de santé de Port-au-Prince, publics et privés, sont tombés aux mains des bandits. Même les ambulances de Médecins sans frontières évitent les terres du roi, où elles ont été attaquées à balles réelles à plusieurs reprises. Micanor convoque alors son *hougan*, son prêtre vaudou attiré, pour qu'il sauve son fils de 6 ans. Le prêtre parle d'un sortilège lancé par un loup-garou, un type de sorcière très redouté en Haïti depuis la colonisation, et affirme que les anciens et les anciennes des environs sont responsables de la maladie de Benson. Le matin du 6 décembre 2024, après une longue réunion avec le *hougan*, Micanor décide d'en finir avec la malédiction. Il rassemble ses troupes au “centre d'entraînement”, le quartier général du gang, et leur ordonne d'y amener tous les anciens du quartier.



Ce même 6 décembre, Sébastien déjeune avec sa mère à la maison. Du riz sans doute, puisque pour beaucoup c'est à peu près la seule nourriture disponible. Le quartier est tendu, mais la tension est le tempo ordinaire des journées à Port-au-Prince. Ils entendent des coups de feu, mais ça fait plus de trois ans que c'est la musique de fond ici. Et puis les bandits arrivent. Du dehors, ils demandent à la mère de sortir. Celle-ci ordonne à Sébastien de se cacher. Cinq mois plus tard, face à moi, Sébastien est grand, il a la voix grave, les bras larges, le cou comme un tronc d'arbre, et les boutons de sa chemise font leur possible pour ne pas sauter à chaque inspiration. Mais le 6 décembre 2024, ce colosse se glisse tant bien que mal sous le lit de sa maman. Le roi Micanor est son voisin, il le connaît depuis deux décennies. Il ne croit pas que ses hommes vont tuer quelqu'un du



quartier, mais il pense qu'ils sont venus les voler: lui et sa mère sont des commerçants, ils ont de l'argent liquide. De sa cachette, Sébastien voit deux jeunes embarquer sa mère sur leur moto. Quelques heures plus tard, elle sera l'une des pièces du puzzle sanglant dont fait aussi partie la grand-mère d'Evelyn. Ce jour-là, Micanor Altès fait enlever 127 anciens (90 hommes et 37 femmes). À la nuit tombée, il les tue devant son *hougan*. Ses hommes leur tirent dessus, les dépècent à la machette et brûlent leurs restes. Le prêtre recueille le sang des sacrifiés dans des récipients et garde aussi certaines parties de leurs corps. Dans la tradition vaudoue, c'est une façon de conserver l'essence d'un être, de l'asservir au-delà des barrières que la mort impose. Au matin du 7 décembre 2024, Benson Altès, le fils de Micanor, rend son dernier souffle. Le sang versé la veille n'a pas suffi

au *hougan*. Le roi envoie alors ses hommes avec une consigne claire: tuer tous les proches des anciens. Ils chassent des familles entières. Une cinquantaine de personnes ont prévu de s'enfuir par la mer. Elles ont fabriqué une embarcation avec des planches et du plastique et, avant de s'élancer dans les Caraïbes, ont organisé une cérémonie pour implorer la protection des *loas*, les divinités vaudoues. La musique et les chants alertent les hommes de Micanor, qui les encerclent rapidement. Ils les enlèvent sous la menace de leurs machettes. Cinquante-sept personnes au total. Certaines sont emportées à moto, d'autres à l'arrière de pickups, entassées et ligotées, comme des vaches qu'on envoie à l'abattoir. Au centre d'entraînement, le roi Micanor en personne les torture pendant des heures. Il pleure, il souffre, il est blessé, paranoïaque. Il veut savoir qui a jeté la malédiction et où se

cachent les sorciers qui ont tué son enfant. Personne ne lui donne de réponse satisfaisante, personne ne lui dit où se terrent les monstres. À l'aube du 8 décembre, il les égorge et les découpe à la machette. Alors que le soleil se lève, ses hommes jettent leurs membres dans les flammes. Ce que le feu ne consume pas, ils le balancent à la mer.

Le vaudou est l'une des religions les plus stigmatisées d'Amérique. Selon Alfred Métraux, l'un des premiers anthropologues à l'avoir étudié, il s'agit d'un ensemble de croyances hybrides entre les cultes africains et la foi catholique des esclavagistes. Il serait bien difficile d'en expliquer les clés profondes en quelques pages. Je dirais simplement que c'est une religion qui entretient un rapport profond et tendre avec la nature et avec les morts: dans la tradition vaudoue, ils font partie intégrante de la vie quotidienne, reviennent en rêve, réconfortent les vivants et deviennent, avec le temps, des divinités. Le vaudou n'a rien à voir avec la violence, en tout cas pas plus que les croyances judéo-chrétiennes ou musulmanes. Il a été, de surcroît, le moteur idéologique et spirituel de la révolution haïtienne à la fin du XVIII^e siècle. C'est à la suite d'un rituel vaudou que les esclaves ont mis à bas le système de plantation des Français en 1791. C'est ainsi que fut fondée Haïti, première révolution d'esclaves victorieuse du monde, première indépendance d'Amérique latine et deuxième du continent après les États-Unis. Le vaudou fut, et reste d'une certaine manière, une religion éminemment anti-impérialiste. Mais comme toutes les religions à un moment donné, il a aussi servi à opprimer les opprimés. L'utiliser comme une arme pour asservir les gens n'est pas une invention du roi Micanor: des dizaines de *warlords* se vantent d'être *hougans* et d'être protégés par les *loas*.

Le premier à avoir perçu le potentiel du vaudou pour réprimer les Haïtiens fut peut-être François "Papa Doc" Duvalier.

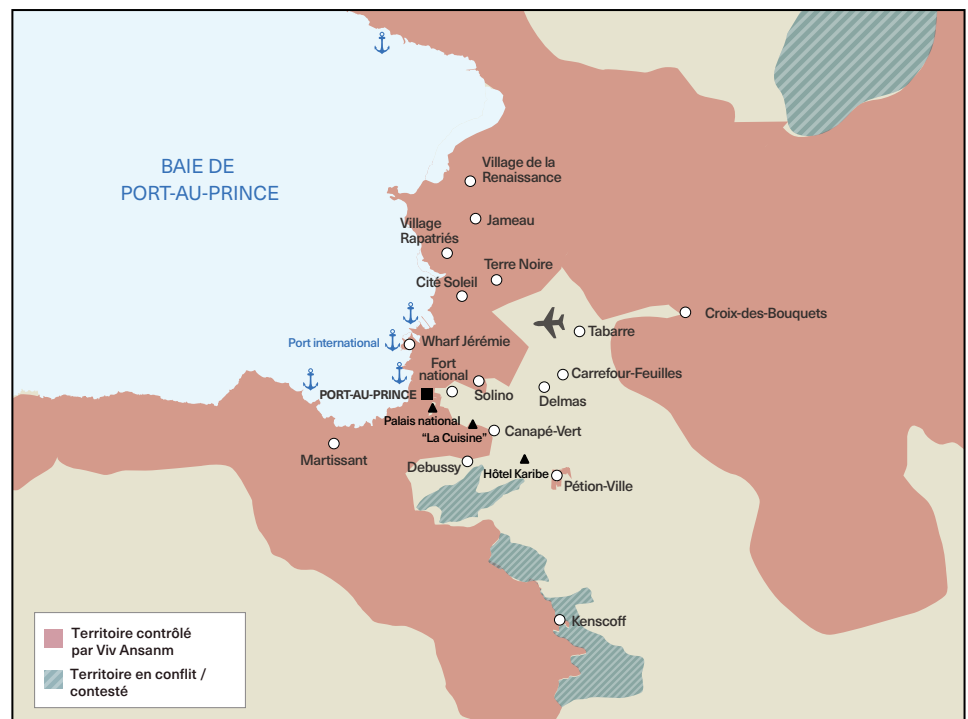
Lui-même se targuait d'être non seulement un *hougan*, mais aussi un *loa* à part entière, en

l'occurrence le Baron Samedi, gardien de l'entrée du monde des morts, seigneur des cimetières. Il gouverna le pays pendant quatorze ans, de 1957 à 1971, laissa derrière lui un torrent de morts et instaura une façon de faire de la politique qui prévaut encore aujourd'hui. On pourrait dire, schématiquement, que Viv Ansanm et ses seigneurs de guerre paranoïaques et mystiques sont un héritage de Papa Doc. Quand, le 6 décembre, Micanor Altès fait massacrer ses voisins, il n'innove pas dans la barbarie: il perpétue une tradition politique instaurée bien avant sa naissance.

Le 9 décembre, Wharf Jérémie est coupé du monde. La veille au soir, Micanor a ordonné la confiscation des téléphones de l'ensemble de la population et fait enlever 60 personnes de plus pour les torturer et les interroger. Il veut à tout prix empêcher que l'on sache qu'un massacre est en cours. Le couvre-feu est imposé dans le quartier. *"Personne ne sort, personne n'entre!"*, crient les bandits dans les rues.

Manú tranche avec l'image que l'on se fait d'un réfugié. Il porte une chemise boutonnée, des lunettes, et ses chaussures sont impeccables. Vivant dans un autre quartier et sans nouvelles de ses parents, il réussit à entrer à Wharf Jérémie le 7 décembre. À la maison, sa mère l'accueille, seule. La veille, des hommes à moto ont emmené son père. Malgré le couvre-feu, Manú sort et apprend que son père a été découpé à coups de machette, ses membres brûlés ou jetés à la mer. On lui dit aussi que les bandits tuent toutes les personnes de plus de 60 ans, or sa mère en a plus de 70. Manú la cache du mieux qu'il peut et, le 9 décembre, il la sort en douce du quartier. Mais elle tombe malade, cesse de manger et meurt la nuit de Noël. *"Elle est morte de tristesse"*, me dit aujourd'hui Manú. Lors de ses funérailles, il a mis sous terre un second cercueil, avec les affaires de son père. Il dit que tous deux vivent maintenant dans un monde où la rage du roi ne peut plus les atteindre, celui des rêves. *"Mes enfants sont très petits et ne se souviendront pas d'eux, mais eux veillent sur mes enfants"*, souffle-t-il, et les larmes brisent son apparente froideur de fonctionnaire.

Dans l'après-midi du 9 décembre, les soldats de Micanor capturent trois hommes et deux femmes qui tentent de fuir Wharf Jérémie et les abattent sur le coup. Mais dissimuler plus de 200 assassinats est très difficile. Des gens envoient des vidéos à des proches habitant hors du quartier, qui les partagent avec des journalistes locaux ou sur les réseaux



Territoires contrôlés ou non par les gangs en août 2025.

Source: Global Initiative (GI-TOC)

sociaux (treize nouvelles personnes sont d'ailleurs enlevées parce que soupçonnées d'être en contact avec des journalistes). Jimmy "Barbecue" Chérizier et d'autres chefs de Viv Ansanm réclament des explications: si chaque *warlord* est souverain sur "son" territoire, perpétrer un massacre de cette ampleur exige au moins une justification. Les analystes spécialisés des Nations Unies ont intercepté un message audio de Micanor adressé à la direction de Viv Ansanm: *"Bonjour, collègues de Viv Ansanm. Je vous salue, je suis le roi Micanor, je vais vous raconter les faits relatifs à l'incident dans ma zone. [...] Imaginez-vous que j'ai un fils qui est né en bonne santé, et que les vieillards de la zone ont comploté pour le tuer en lui jetant des sortilèges mystiques. Je ne peux pas rester inactif, je dois prendre ma revanche. [...] Vous connaissez ma tanière, ma personne, il faut venir me chercher. Vous êtes des lâches. [...] Ce que j'ai fait, je l'assume pleinement."* Cette explication donnée, il a continué le massacre.

Le 6 décembre 2024, le roi Micanor fait enlever 127 personnes (90 hommes et 37 femmes). À la nuit tombée, il les tue. Ses hommes leur tirent dessus, les dépècent à la machette et brûlent leurs restes

"Le roi Micanor est devenu fou", chuchote-t-on alors dans les quartiers contrôlés par les gangs, et même au sein de la Forteresse. Une source disposant d'informations issues de services de renseignement étrangers me dit que Viv Ansanm a envisagé de le renverser et de placer quelqu'un de plus fiable, de moins imprévisible, à la tête de Wharf Jérémie. Cette même source ajoute que le roi l'a su ou l'a senti, et qu'il a voulu montrer qu'il avait le contrôle du quartier et de son esprit. Le 11 décembre, il libère 60 personnes enlevées trois jours plus tôt et ordonne à ses bandits de préparer des sacs de riz, de haricots, de serviettes hygiéniques. Il oblige les habitants à sortir de chez eux et distribue les sacs. Il leur ordonne de crier son nom, de le remercier parce que, même s'il n'a pas réussi à sauver son fils, il a protégé les autres enfants du quartier des loupes-garous. Micanor n'est pas un roi. C'est simplement un homme qui gouverne en toute impunité un coin d'une île oubliée des Caraïbes. Il n'est même pas le fondateur de sa bande. Selon une personne qui en faisait partie, Micanor était le troisième dans la hiérarchie, un homme très violent, à la gâchette ou à la machette facile, raison pour laquelle on ne lui avait jamais vraiment fait confiance. Il a toujours été paranoïaque, influençable, instable. En 2008, ce seigneur de la misère assassina sa propre *manbo*, sa prêtresse vaudoue, pour, selon ses dires, s'emparer de son pouvoir. Près d'un an et demi après les faits, au moment où j'écris cet article, le massacre de Wharf Jérémie reste impuni. Pourtant, ici, tout le monde sait, le peuple comme le gouvernement, qui est le responsable de l'assassinat de 207 Haïtiens, des anciens pour la plupart: l'autoproclamé dernier monarque des Caraïbes qui est, en réalité, un simple bandit nommé Monel Felix.

COMMENT VIVRE DANS UN CHARNIER

APRÈS SA CRÉATION, Viv Ansanm a rasé des prisons pour libérer les siens, attaqué toute représentation de l'État haïtien moribond et pris le contrôle de 90% de Port-au-Prince à coups de rafales. La ville que je découvre est hantée par des fantômes. Mais Barbecue et Viv Ansanm ont, donc, un problème avec l'un d'entre eux: Samuel Joasil. Cet homme et sa petite armée improvisée ont décidé de résister, de ne pas laisser Viv Ansanm pénétrer dans leur Forteresse de Canapé-Vert, et ils y arrivent en grande partie parce que Samuel Joasil possède une arme puissante, quelque chose dont j'ai déjà parlé et qui fait hésiter les bandits: *Bwa kale*. Du toit d'une voiture calcinée, un homme cagoulé pointe son fusil sur les passants. Il est jeune, cela se voit à ses mains, à ses mouvements, à la musculature de son corps. À environ deux mètres de là, depuis le toit d'une autre carcasse de voiture, un deuxième homme, plus âgé et bedonnant, monte également la garde avec sa machette et sa batte de baseball hérissée de barbelés. La nuit dernière, Viv Ansanm a frappé dans l'un des hameaux de Kenscoff, dans les quartiers qui entourent la Forteresse. Ceux qui ont survécu et se sont enfuis portent encore la tragédie sur leur visage. Samuel Joasil a ordonné le bouclage total de la zone. Sa Brigade se déploie dans les rues principales comme une meute de loups enragés qui protégeraient leur tanière. Le trafic est chaotique, il n'y a pas de sens de circulation, et il ne semble pas y avoir non plus de distinction entre la chaussée et le trottoir. Les véhicules blindés des fonctionnaires et des rares étrangers des Nations Unies et des organisations internationales qui n'ont pas encore évacué la ville klaxonnent et font retentir leurs sirènes pour tenter de disperser les voitures, les motos et les gens. En vain.

Nous sommes le 15 mars 2025 et, après trois semaines passées à Port-au-Prince, je demande à Ivander, mon guide, de me conduire à la frontière entre la Forteresse et le territoire mortifère de Viv Ansanm. Il y a un an, la zone protégée par Samuel Joasil était deux fois plus grande et les brigades qui la défendaient bien plus fortes et bien plus nombreuses. Elle ne commençait pas à Canapé-Vert, mais à Solino, un quartier courageux qui s'est battu jusqu'au bout et qui est devenu une légende et une parabole. Solino était une zone forte et stratégique, la voie d'accès à l'actuelle Forteresse: un pont-levis. Elle était défendue à l'arme blanche par ses habitants, organisés par un policier, Jeff Petit-Dieu. Fin novembre 2024, Viv Ansanm y a introduit des bandits déguisés en réfugiés, et ils ont attaqué le quartier de l'intérieur et de l'extérieur. Solino s'est battu, a perdu, et le corps de Jeff Petit-Dieu a dû être récupéré lors d'un assaut coordonné par Samuel Joasil et ce qui restait de l'armée d'habitants.

"Canapé-Vert n'est pas Solino", entonnent les hommes de Samuel Joasil aux barrages. C'est devenu le cri de ralliement de ceux qui habitent dans la Forteresse. Les bandits pensaient que si Solino tombait, le reste de la ville tomberait aussi. Mais il y avait Samuel Joasil, sa Brigade et son *Bwa kale*. Depuis lors, Canapé-Vert, le cœur de la Forteresse, où résistent ceux qui habitent le cadavre de Port-au-Prince, est la cible prioritaire

de Barbecue et de Viv Ansanm. *“Voilà la frontière: là-bas, c’est le territoire des bandits”*, me dit Ivander. Il n’y a pas de mur, mais c’est comme s’il y en avait un. D’un côté, la circulation et l’agitation. De l’autre, le néant et le silence. Je m’arrête pile sur la ligne imaginaire et je prends des photos et une vidéo. Au fond de ce désert, une voiture solitaire s’arrête, fait marche arrière, et un homme à l’intérieur me vise avec une arme. Ivander me crie de m’écarter, les gens se cachent en attendant le coup de feu. Je me mets à l’abri. Il est temps de partir.

Ce jour-là, la Forteresse déploie les grands moyens pour empêcher le passage des troupes de Viv Ansanm. Chaque rue a été barrée par des portails métalliques, des voitures incendiées ou par le symbole par excellence de la résistance: les bûchers de pneus brûlés. La consigne donnée par Samuel Joasil est de compliquer les déplacements des ennemis, de les forcer à avancer lentement et à pied, afin que les hommes de la Brigade puissent les traquer. Mais chacun interprète cela à sa manière et, face à la menace, toutes les rues de la Forteresse se blindent, rendant la circulation impossible, même pour ceux qui y vivent. Alors que nous essayons de monter à Pétion-Ville, l’endroit où je loge ces dernières semaines et où vit Ivander, nous tombons sur un groupe d’hommes cagoulés et leur barrage improvisé. Un jeune type nous pointe du bout de sa machette et nous ordonne de nous garer sur le côté. C’est ma première rencontre avec la Brigade, ce ne sera pas la dernière. Trois hommes s’approchent de nous, un seul a le visage découvert. Il semble être le chef. Ils nous tapent légèrement sur la hanche avec leurs machettes, à la recherche du bruit métallique d’une arme. À côté de nous, au moins 20 jeunes hommes attendent leur tour pour être fouillés. La peur se lit dans leurs yeux. Je m’identifie comme journaliste: cela leur est égal, mais ils ne trouvent rien qui puisse nous incriminer. Le chef du poste de contrôle s’approche de nous, me regarde d’un air incrédule et réprimande Ivander: *“Tu es fou? Fais sortir ce journaliste d’ici!”* On dirait que ce n’est pas le bon jour pour découvrir la frontière, mais ici, ce n’est presque jamais le bon jour pour quoi que ce soit. Ivander emprunte ses raccourcis, s’engouffre dans des ruelles qui n’ont pas été conçues pour les motos, et nous filons en direction de la Forteresse. Viv Ansanm est tout près. En chemin, nous passons à l’angle de la rue Bois Patate, numéro 27, devant le TAG Super Market, le coin où se déroulent les *Bwa kale* que l’humour tragicomique des Haïtiens a baptisé “la Cuisine”.

Là, une autre personne brûle au milieu de vieux pneus. On l’a tuée ce matin. Du cadavre, le feu n’a laissé que des os, et l’habituelle chevelure noire. Selon Ivander, c’était une femme, une réfugiée de qui sait quel quartier, ils l’ont capturée ce matin même. Mes sources me diront qu’elle semblait avoir une somme d’argent inhabituelle dans son panier. Un garçon de la Brigade a dit que c’était

suspect, un autre que les gangs transportaient l’argent avec des femmes pour ne pas éveiller les soupçons. Un troisième a ajouté qu’il lui semblait l’avoir vue une fois avec un bandit sur une photo. Tous étaient d’accord sur un point: *Bwa kale*. Ils lui ont tranché la gorge et, alors qu’elle était encore en vie, l’ont emmenée dans la Cuisine, face au commerce dévasté de la famille Abraham, où ils l’ont brûlée. Dans quelques heures, elle aura presque entièrement disparu. Cette femme ne sera plus qu’une tache sombre sur le trottoir et s’envolera sous la forme d’un nuage noir dans le ciel de Port-au-Prince.

DANS LE CADAVRE ENCORE

SUR LE ROOFTOP DE L’HÔTEL KARIBE, dans un bar à sushis, quelques hommes blancs s’installent et commandent des cocktails colorés, garnis d’olives et servis dans des verres exubérants. Le bar est l’un des rares encore en activité dans la ville. C’est ici que se retrouve tout ce qu’il reste de l’oligarchie haïtienne. Ce sont principalement des hommes, certains d’origine palestinienne et libanaise dont les familles commerçantes sont arrivées au milieu du xx^e siècle, mais il y a aussi une élite purement haïtienne ou créole liée à la politique et aux grandes entreprises nationales. Vers 20h, un groupe de jeunes filles fait son entrée sur le rooftop. Elles sont toutes noires et élancées, vêtues de robes très courtes aux couleurs criardes. Les hommes blancs au bar les regardent sans détour et font des commentaires à leur sujet, se disputant pour savoir laquelle est la plus jolie. Elles leur offrent des sourires et des gestes coquets. L’hôtel Karibe se situe dans le quartier de Pétion-Ville, qui abrite une poignée de familles de la classe aisée et est considéré comme l’endroit le moins dangereux de la capitale depuis 2021. C’est ici qu’on trouve tout ce que l’on associe généralement aux élites: restaurants gastronomiques, salons de beauté, boutiques de vêtements et cafés. Mais la misère, dans le pays le plus pauvre d’Amérique, s’immisce partout. Pétion-Ville compte également des dizaines de bidonvilles qui s’accrochent aux collines et semblent prêts à dévaler les pentes à tout moment. Entourée par la résistance, la zone est devenue le centre bureaucratique

de la Forteresse. À l’hôtel Karibe, des réunions entre hommes d’affaires ou politiques ont lieu; contre toute logique, les affaires continuent, et les denrées non périssables, comme la bière, les vêtements, les véhicules, les parfums, les réfrigérateurs ou les climatiseurs, affluent toujours... De nombreux fonctionnaires des organisations internationales encore présentes dans la ville résident également dans cet hôtel.



En 2023, face à l'urgence de la catastrophe humanitaire qui menaçait Port-au-Prince, les Nations Unies ont mis sur pied une mission, dirigée par la police kényane, dont l'objectif était de collaborer avec la police haïtienne pour contrôler les gangs et protéger les infrastructures nécessaires au bon fonctionnement de l'État. À cette fin, le Kenya a envoyé plusieurs contingents totalisant environ 1 000 soldats. Neuf autres pays se sont joints à cette opération: la Jamaïque, les Bahamas, le Salvador, le Guatemala, le Belize (deux soldats), le Bangladesh (qui a promis d'en envoyer), le Tchad (engagement en attente), la Guinée (engagement en attente) et le Bénin (qui en a promis 2 000). Cela ressemble à une liste de pays qui ont besoin d'aide militaire, et non de pays capables d'en offrir une. Pour la grande majorité des habitants de la Forteresse, la réponse ne se trouve d'ailleurs pas tant chez ces soldats et policiers, mais plutôt chez Samuel Joasil, la Brigade de Canapé-Vert et le *Bwa kale*.

“Voilà la frontière: là-bas, c'est le territoire des bandits”, me dit Ivander. Il n'y a pas de mur, mais c'est comme s'il y en avait un. D'un côté, la circulation et l'agitation. De l'autre, le néant et le silence

La barbarie n'entre pas au Karibe, dans sa piscine, sur son court de tennis ou son toit-terrasse. Ce samedi soir, la chaleur est étouffante et les filles en robes colorées transforment le *rooftop* en piste de danse. Le DJ monte le volume quand retentit *I Gotta Feeling* des Black Eyed Peas. L'euphorie est contagieuse. Les cocktails s'enchaînent et les barmans peinent à suivre le rythme des commandes. La soirée est prometteuse, mais à un moment donné, le DJ commet une erreur de débutant: il coupe la musique –ou peut-être s'agit-il d'un problème électrique, ou d'un câble déconnecté? C'est alors que la ville nous parle.

Nous entendons une symphonie de rafales, de détonations, de cris et d'abolements. Viv Ansanm a lancé une attaque sur les pentes qui se trouvent en dehors de la Forteresse. La Brigade se bat, mais semble perdre. Depuis le *rooftop*, le cri d'une femme se détache par-dessus tout ce vacarme, mais je ne comprends pas ce qu'elle dit. Elle semble se lamenter. Deux des filles qui dansaient il y a un instant se tiennent la main. L'une ferme les yeux, l'autre se bouche les

oreilles. Les hommes blancs du bar commentent la scène comme on commente un match de foot, les barmans et les serveurs se figent et regardent le sol. La supercherie de cette magie nocturne s'estompe. Mais la connexion revient, ou le câble a été rebranché, et le DJ appelle Taylor Swift pour raviver la fête et faire taire la tragédie. Les verres se remplissent à nouveau, les filles reprennent leur danse, les Blancs recommencent à les regarder. Dehors, sur les collines, la Brigade est en train de perdre, mais ici, plus personne ne l'écoute.

LA FORTERESSE PART À L'ATTAQUE

L'ATTAQUE PAR DRONES, PLANIFIÉE DANS LE PLUS GRAND SECRET, pour laquelle je suis initialement venu à Port-au-Prince, a eu lieu le 7 mars 2025. La veille au soir, j'avais reçu des messages de Monsieur X m'avertissant de me tenir prêt pour “quelque chose d'important”. La nouvelle s'est répandue dans la ville comme une trainée de poudre. Un groupe de policiers, nommé la “Task Force”, sous les ordres du Premier ministre, Alix Didier Fils-Aimé, a lancé plusieurs drones équipés de bombes sur Jimmy “Barbecue” Chérizier dans un secteur contrôlé par Viv Ansanm. Ce fut un échec.

Quelques heures plus tard, Barbecue a publié une vidéo sur ses réseaux sociaux, hurlant et montrant les restes d'un drone. Il a déclaré qu'il avait à peine réussi à le blesser. Un fiasco, une opération coûteuse et mal planifiée. Personne n'a pu exhiber de trophée de chasse. Le plan de Monsieur X, qui consistait à me montrer en exclusivité la tête du chef des gangs, est tombé à l'eau. Je suppose que la honte l'a empêché de me rappeler. Depuis ce jour-là, je suis coincé à Port-au-Prince.

Les assauts de Viv Ansanm se sont intensifiés. Au cours des deux dernières semaines, des dizaines de quartiers des zones de Kenscoff et de Carrefour-Feuilles, dans les faubourgs les plus pauvres de la Forteresse, ont été la cible d'attaques nocturnes. Des incendies ont illuminé les collines. Ivander, mon guide, a mis au point un plan pour faire monter ses filles à bord de

l'un des rares camions qui entrent et sortent de Port-au-Prince en direction du port de Jacmel, à 80 kilomètres de là, afin de les sauver. Mais les hommes de Viv Ansanm contrôlent chaque véhicule pour percevoir un péage et s'assurer que les gens restent prisonniers du piège qu'est devenue la capitale. *“Je reste avec mon fils et ma femme, nous pouvons nous battre ou fuir, mais pas les filles”, m'a dit Ivander, un midi, alors que nous allions*



Une femme en pleurs lors d'un enterrement.



chercher les petites dans l'une des quelques écoles encore en activité dans la Forteresse. Ces derniers jours, les entrées de celle-ci sont restées fermées et la Brigade a donné la consigne de se préparer à se battre. Si les bandits s'emparent de la Forteresse, il n'y aura plus nulle part où fuir. Ceux qui se sont réfugiés ici s'entassent dans des parcs et des écoles abandonnées qui ont depuis longtemps dépassé leur capacité d'accueil. La Cuisine tourne à plein régime. Alors que tout semble perdu, la résistance décide de frapper un grand coup. Samuel Joasil et ses lieutenants ordonnent à la Brigade de reprendre le Fort national, au centre-ville, avec l'appui de la population de la Forteresse. C'est là que je me rends compte qu'Ivander fait partie de la Brigade. Il prévoit de participer à la révolte et m'invite à l'accompagner. J'accepte. Là encore, je n'aurais pas dû.

Le 19 mars, nous descendons avec un groupe d'hommes et de femmes depuis les hauteurs de Pétion-Ville pour rejoindre Canapé-Vert, où Samuel Joasil a rassemblé des milliers de personnes. Il y a des barrages tous les 100 mètres et les gens ont érigé des barricades dans un chaos total. La veille, j'ai accompagné Ivander acheter des machettes au marché de Pétion-Ville, où plusieurs pickups s'étaient garés, leurs plateaux chargés d'armes. Les gens les ont achetées comme du pain. Tout le monde est armé, sauf moi. Ceux qui ne portent pas de fusil ou d'arme de fortune ont des machettes; ceux qui n'ont pas réussi à en trouver ont des bouteilles remplies de clous. Et puis il y a les autres, ceux qui portent les armes de David: des pierres. *"Canapé-Vert n'est pas Solino!"*, crient-ils en brandissant des branches d'arbre qu'ils ont coupées en chemin. *"Yo p ap pase!"*,



Les restes d'une famille assassinée dans sa maison de Solino, en février 2020.

scandent, furieuses, des centaines de personnes à l'unisson: *"Ils ne passeront pas!"*

Il est 9h du matin et nous sommes en retard. Nous formons la queue du cortège entourant Samuel Joasil et ses lieutenants. Nous marchons avec le groupe d'Ivander pendant une demi-heure, traversant barricades et barrages jusqu'à atteindre le centre de Canapé-Vert. C'est alors que quelque chose se passe. Un homme me scrute et semble incommodé par ma présence. *"No blan!"*: c'est ce que je déchiffre au milieu de ses cris. *"No journaliste!"* Il hurle et les veines de son cou se gonflent. Par malchance, il s'avère que je suis les deux à la fois. Ivander me dit de continuer à marcher, de ne pas le regarder, mais deux autres hommes se joignent à lui. Ils me crient dessus, sans s'approcher. Nous avançons encore, Ivander ne semble pas

inquiet. C'est un type qui en impose, un leader communautaire. Nous arrivons à l'endroit exact où le premier *Bwa kale* s'est déroulé, là même où treize hommes ont été brûlés vifs en avril 2023. Le sol est taché de suie, et on y trouve encore des traces de la chevelure de fils métalliques incrustés dans la terre. C'est alors qu'on entend une détonation. Les gens se mettent à courir. C'est la ruée. Je ne sais pas vraiment s'il s'agit d'un coup de feu tiré sur la foule ou si quelqu'un a fait exploser une bombe artisanale, mais tout le monde court. Nous courons aussi et, sans nous en rendre compte, nous nous retrouvons encerclés par un groupe d'hommes qui, une fois l'urgence passée, m'entoure et se met à me hurler dessus. Ivander essaie de leur parler. C'est impossible: on ne parle pas à une foule, la foule est un animal sans oreilles. Ils crient, furieux, qu'ils ne veulent pas de Blancs ici. Ils commencent à nous frapper. Les premières machettes apparaissent. Ceux qui s'étaient enfuis plus loin à cause de l'explosion se rapprochent maintenant rapidement, peut-être attirés par le cercle de gens qui ont commencé à nous lyncher, ou par l'envie de tuer. Ils sont de plus en plus nombreux, ils sont déjà 60, ils sont 100, ils sont plus nombreux encore. C'est une foule, c'est la Forteresse. Un homme nous tire en direction de la Cuisine, un autre arrive en courant avec une bouteille d'essence qui se renverse faute de bouchon et prononce les mots les plus terrifiants que je n'aie jamais entendus: *"Bwa kale!"*

Nous entendons une symphonie de rafales, de détonations, de cris et d'aboiements. Depuis le *rooftop*, les hommes blancs du bar commentent la scène comme on commente un match de foot. Puis la connexion revient, et le DJ relance Taylor Swift

Le bruit de dizaines de machettes traînées sur le bitume nous empêche d'entendre quoi que ce soit d'autre, et les bousculades nous entraînent déjà vers le coin de la rue Bois Patate, au numéro 27, en face du magasin TAG Super Market qui appartenait à la famille Abraham. C'est comme être en mer: par moments, on n'a plus pied, nous sommes des feuilles emportées par la marée. Se battre n'est plus une option. Si l'on commence à frapper, on ne fera que rendre les choses plus douloureuses, même si ça ira peut-être plus vite. Quelques voix tentent de calmer la foule, mais elles parviennent seulement à la ralentir. Un très jeune garçon, chemise bleue et foulard rouge autour du cou, nous fait monter sur un moto-taxi et demande au conducteur de nous sortir de là. Mais on nous frappe et on nous fait descendre à coups de pied. J'en prends un dans la jambe gauche et me cogne le genou contre le pot d'échappement. La douleur me fait avancer plus lentement. Le gamin insiste. Personne ne le frappe. Ce doit être quelqu'un d'important. D'après mes calculs, il n'a pas encore 18 ans. Le bruit des machettes qui raclent le bitume chasse toute pensée et donc

Un membre d'un gang, âgé de 14 ans.



tout projet de fuite. L'idée de finir entortillé dans les cheveux de métal me paralyse presque. La foule me crie au visage. Dans les gouttelettes de salive, je reconnais l'odeur du rhum. Ivander ne bouge plus, il est pâle. À chaque coup de coude ou de poing, il vacille comme un arbre en pleine tempête. Le garçon au foulard nous fait remonter sur la moto et ordonne à nouveau au conducteur de nous sortir de là. Quelques pierres égarées tombent, mais manquent leur cible. J'ai la bouche pleine de sang. L'odeur d'essence et le bruit des machettes s'éloignent. On s'échappe. Ils ne veulent pas de Blancs ici. Ils en ont marre. Ils veulent tout brûler. *Bwa kale!*

DU RHUM BARBANCOURT AVEC LES MAÎTRES DU FEU

LES CHEFS DE LA BRIGADE ME CONTACTENT LE LENDEMAIN. Ils disent qu'ils sont attristés par le lynchage. Ils disent aussi que s'ils l'avaient su, ils auraient réagi. Cela fait des semaines que j'essaie de leur parler et ce n'est que maintenant, alors que j'ai la moitié du corps blessé et la tête en feu, qu'ils acceptent de me rencontrer. Le cousin de Samuel Joasil me contacte. Il s'appelle Franz, c'est un grand chef de la Brigade, il est officier de police et c'est lui qui organise la résistance à Pétion-Ville. On m'a parlé de lui comme d'un guerrier redoutable que les bandits craignent pour sa violence et sa capacité à les réduire à des taches sombres sur le sol de la Cuisine. Il me donne rendez-vous dans un petit bar situé sur son territoire. Ivander a organisé la rencontre et m'accompagne. Nous arrivons sur place peu après 17h. C'est un endroit vraiment minuscule, à peine éclairé par une petite ampoule à la lumière jaune moribonde. Le temps passe. En attendant Franz, nous commandons deux Barbancourt, ce délicieux rhum haïtien créé à l'époque coloniale. Un barman aux lunettes épaisses, mince, chauve et sexagénaire nous sert une bonne dose. Les habitants ont déjà commencé à barricader les rues pour se préparer aux assauts nocturnes de Viv Ansanm. Franz ne se montre pas. La nuit tombe et le barman continue de nous servir du rhum, la fumée de nos cigarettes envahit le minuscule bar aux murs de tôle, et ma patience commence à s'épuiser. Nous sommes sur le point de partir lorsque le barman s'assoit en face de moi, me tend la main et dit: "*Franz, enchanté.*"

C'est un type costaud, il parle avec l'aisance et la gestuelle d'un politicien, bougeant ses longues mains aux doigts pointus devant mon visage. Il m'explique que la résistance de la Forteresse

semble obéir à une logique chaotique, mais qu'en réalité, elle est très bien organisée. Chaque zone a un chef, et celui-ci se charge de former des groupes pour effectuer des tours de garde et défendre les "remparts" (qui sont en réalité des bûchers de pneus, de grosses pierres et des voitures brûlées). Lors des grandes offensives de Viv Ansanm, ou lorsqu'ils reçoivent des informations sur des attaques imminentes, ils ferment les rues et des dizaines d'hommes se postent à l'entrée de

chaque quartier, armés, pour contrôler tous ceux qui entrent et sortent. Quand une zone de la Forteresse est attaquée, les autres ne peuvent guère lui venir en aide, cela risquerait de les affaiblir. Tout cela a été appris dans la douleur, en faisant des erreurs, me dit-il. Et chaque erreur est un quartier de moins, un terrain de plus pour les seigneurs de guerre.

Franz m'explique que Samuel Joasil, son cousin, est un policier de haut rang qui a des contacts avec l'état-major de la police. Quand les bandits ont commencé à grignoter quartier après quartier, Samuel, quelques membres de sa famille et d'autres ont rassemblé tous les policiers de la zone. Il a nommé des chefs, trouvé des armes et conçu un système collectif de défense. Il n'y a pas assez d'armes pour tout le monde, mais ils ont appris à la population à se battre à la machette et à fabriquer des armes artisanales. Il dit que la clé, c'est l'unité, que celui qui se bat seul, meurt seul: Samuel Joasil a bâti une fourmilière.

Tout le monde est armé. Ceux qui ne portent pas de fusil ont des machettes ; ceux qui n'ont pas réussi à en trouver ont des bouteilles remplies de clous. Et puis il y a les autres, ceux qui portent les armes de David: des pierres

Franz insiste maintenant sur l'importance de Canapé-Vert. Il dessine un plan sur la table: pour prendre d'assaut la Forteresse, il faut d'abord vaincre Canapé-Vert, puis remonter la côte de Debussy, gardée par un autre policier, un colosse impitoyable connu sous le nom de Lelé, que j'ai eu la malchance de croiser lorsqu'il m'a lui-même arrêté, arme à la main, à un barrage, lors de ma première rencontre avec la Brigade. Franz se renfrogne quand je lui pose des questions sur le

Une moto passe devant une église de Delmas criblée de balles.



Bwa kale. Il m'assure que tous ceux qui sont morts sont des criminels, que les gens ne brûlent que des bandits notoires ou des personnes qu'ils ont trouvées avec des armes ou essayant de pénétrer dans la Forteresse la nuit. Il dit que tout ça est strictement spontané. Je lui demande: "Que ferez-vous quand les bandits arriveront jusqu'ici?" Il me répond qu'ils ne passeront pas, que la Brigade est forte. J'insiste et je lui rappelle ce qu'il s'est passé avec le quartier Solino. "Les gens ne peuvent plus fuir. S'il faut mourir, alors nous mourrons en combattant", répond-il en me montrant le calibre .45 qu'il porte à la ceinture. Puis il se lève d'un coup. La conversation est terminée.

"AVEC DU VIN, ON SE BAT MIEUX"

DEPUIS LE 15 MARS, date à laquelle Viv Ansanm a atteint les abords de la Forteresse, Ivander est une boule de nerfs. Son plan consistant à faire sortir ses filles planquées entre des sacs de toile dans un camion a échoué. Ça n'a jamais été un plan viable: les poids lourds passent des semaines dans les ports, jusqu'à ce que les bandits leur donnent le feu vert pour embarquer sur les ferrys, non sans les avoir d'abord fouillés de fond en comble. Ivander ne boit pas, il vante sans cesse sa foi chrétienne, mais en cette fin mars, il me demande de lui acheter une bouteille de vin dans l'un des rares supermarchés encore ouverts dans la Forteresse. "Avec du vin, on se bat mieux, parce que ça te chauffe la tête", me dit-il. Pour nous dire au revoir, je l'invite à déjeuner dans un endroit où l'on sert des plats copieux et de la bière fraîche. *One Love* de Bob Marley résonne à plein volume dans trois haut-parleurs. "Let's get together to fight this Holy Armageddon, one love..." Les clients regardent par terre, perdus. Ils sirotent à peine leur bière et personne ne se parle. "So when the Man comes, there will be no, no doom, one song..." Ivander pousse un soupir de temps en temps. Ses tics lui font plisser les yeux. Sa bouche se tord toutes les 30 secondes. "Have pity on those whose chances grow thinner."

Début avril, lors de l'une de mes dernières nuits à Port-au-Prince, la ville joue la même symphonie furieuse de toujours: des coups de feu, des aboiements, des cris, encore des coups de feu, sans cesse des coups de feu. Mais soudain, quelque chose d'étrange se produit. Un vacarme indéchiffrable s'élève, presque joyeux, pourrait-on dire. J'appelle Ivander, le bruit semble venir de son quartier. Dès qu'il décroche, j'entends autour de lui une sorte de carnaval bizarre. Il parvient à hausser

suffisamment la voix pour me dire deux mots: "Bat tenèb." "Battre les ténèbres." Le quartier de Carrefour-Feuilles se bat, et comme me l'expliquait Franz, les brigades de la Forteresse ne peuvent pas venir à son secours, cela laisserait leurs postes sans protection. Les gens frappent l'obscurité avec ce qu'ils ont: ils crient. Ils crient vers ceux qui résistent pour les encourager, et sur les bandits pour qu'ils sachent que ceux qui se battent ne sont pas seuls, que s'ils les vainquent,

ils devront ensuite les vaincre eux aussi. Ils leur crient qu'ils ne passeront pas. Ils crient pour chasser les ténèbres. Les chiens les accompagnent de leurs aboiements plaintifs. Les gens frappent sur des casseroles, lancent des feux d'artifice dans le ciel, mettent des cailloux dans des bouteilles et les font résonner. "Carrefour-Feuilles vaincra!" hurlent-ils à travers l'obscurité. Carrefour-Feuilles perdra, et ensuite d'autres quartiers crieront dans la nuit pour encourager Monoville, Canapé-Vert, Pétion-Ville, Debussy ou ce qu'il reste de Delmas. La ville est déjà morte, mais elle ne le sait pas encore.

La Forteresse est attaquée toutes les nuits. Elle est encerclée. Samuel Joasil s'est montré en public lors d'un grand meeting, où il est apparu avec un collier de balles autour du cou, affirmant qu'il reprendrait Port-au-Prince par le feu et les armes, devenant ainsi lui-même l'un des seigneurs de guerre qui se disputent la ville. La barbarie a même brisé la magie de l'hôtel Karibe. Une vidéo montrant les hommes de Viv Ansanm s'amusant avec le cadavre de Benedict Kabiru, un policier kenyan de la mission internationale assassiné le 24 mars 2025 lors d'une embuscade, a été diffusée par les bandits, et depuis, sur les visages des clients de l'hôtel, l'indifférence a laissé place à la défaite, la défaite à la peur, et le Karibe s'est transformé en une sorte d'aéroport. L'hélicoptère des Nations Unies y atterrit et y décolle au moins trois fois par jour. Des dizaines de personnes attendent leur tour, valises à la main, tout en prenant un verre au bar en plein air. Cela fait une semaine que j'essaie moi-même d'organiser mon départ. Depuis l'échec de l'opération visant à tuer Barbecue, Monsieur X ne répond plus au téléphone, pas plus que le chef de la police ou le bureau du Premier ministre. Les gens des Nations Unies me refusent une place dans leur hélicoptère parce que je ne fais pas partie de l'organisation. Je parviens à m'échapper lorsque Sarah, ma femme, et José Luis Pardo, mon éditeur, réussissent à m'acheter une place dans un hélicoptère privé qui m'emmènera à Cap-Haïtien, puis chez moi, en passant par un chapelet d'îles des Caraïbes et par Miami. Avant de quitter Haïti, je fais mes adieux à Ivander et lui pose l'une des questions les plus cruelles que j'aie eu à poser au cours de ma carrière: "Que vas-tu faire quand les bandits arriveront chez toi?" Ivander ne me regarde pas dans les yeux et fait quelque chose de très étrange: il sourit tristement. Sa réponse fuse. "Je boirai du vin." ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR JM DA / TRADUCTION: ARTHUR JEANNE